

Les jeunes martyrs du bagne de La Réunion



De 1864 à 1879, l'Îlet à Guillaume a abrité une maison de correction tenue par des religieux. Un millier de jeunes délinquants sont passés dans ce bagne. Leur histoire a été redécouverte en 2020 à l'occasion de fouilles archéologiques.

PAR NICOLAS MÉRA



DAC LA RÉUNION/SP

Une «prison sans barreaux». C'est l'expression qui revient le plus souvent pour décrire le site de l'Îlet à Guillaume – même s'il n'accueille plus de détenus depuis 1879. Dissimulé par la végétation luxuriante du parc naturel réunionnais, il se situe à plus d'une heure et demie de marche du village le plus proche. Le décor: un plateau volcanique isolé, culminant à 700 mètres d'altitude, encadré par deux rivières profondément encaissées. Le site d'un bagne pour enfants où, en octobre 2020, une équipe de l'Inrap a mené une campagne de fouilles dans des conditions logistiques particulièrement éprouvantes. «On a tout de suite mesuré l'isolement du site, pointe Thierry Cornec, qui a supervisé le chantier. On y accède par des chemins difficilement praticables,

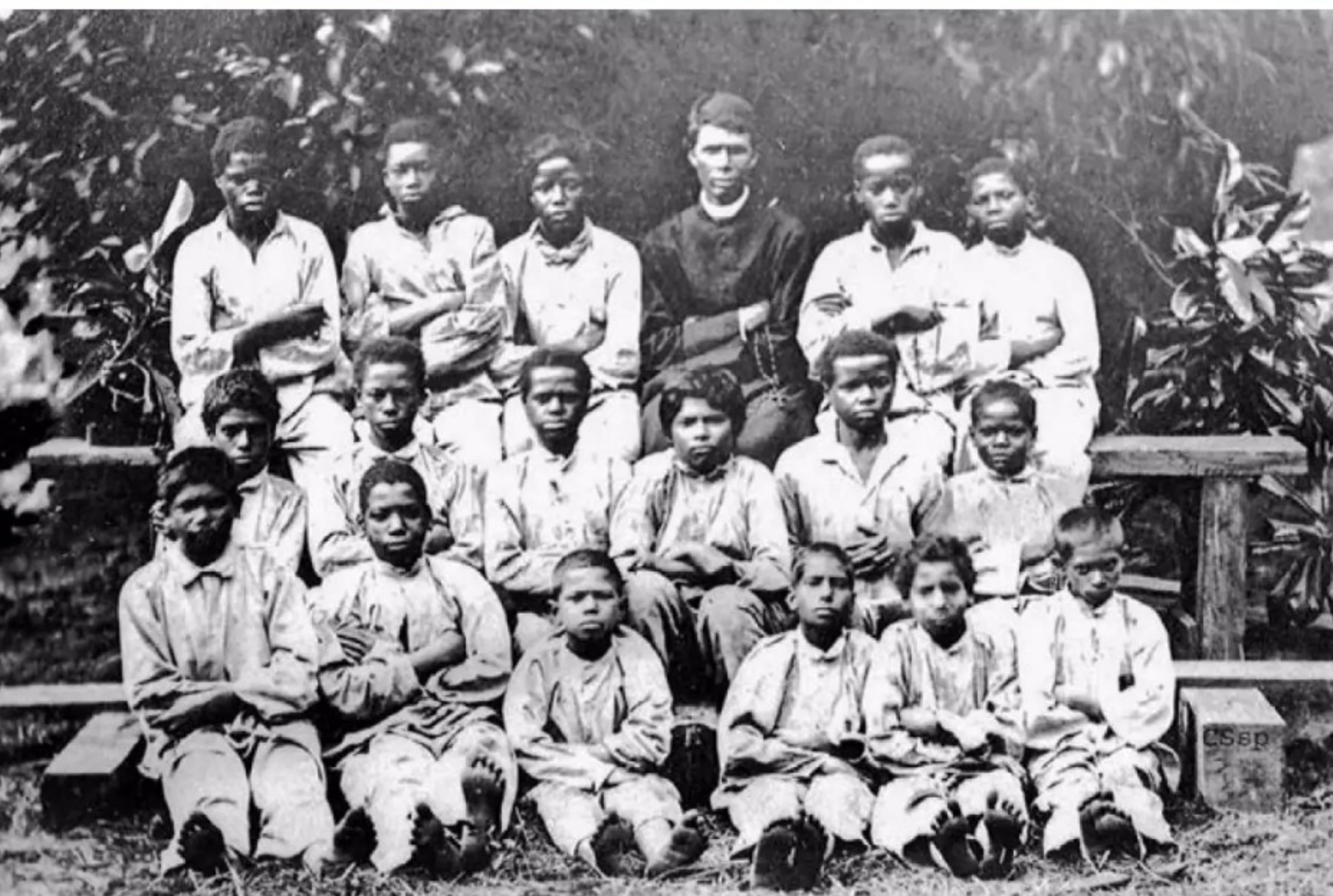
en lacets, à flanc de falaise.» Le matériel scientifique et les archéologues ont dû être héliportés au sommet du plateau. Dans l'ombre touffue des cryptomères et des bambous géants, il faut se frayer un chemin pour accéder aux rares vestiges de la colonie: un parapet de pierres sèches, la façade éboulée d'une chapelle, des tombes muettes.

Punitions corporelles, morts...

L'isolement du site avait permis aux esclaves en fuite de s'y réfugier avant l'abolition de l'esclavage (il paraît que l'un d'entre eux, appelé Guillaume, aurait donné son nom au refuge). Hélas, le lieu d'affranchissement a rapidement muté en lieu d'asservissement. Administré d'une main de fer par la congrégation du Saint-Esprit, installée à la Réunion depuis 1816, le bagne pour enfants de l'Îlet à Guillaume a accueilli



CC BY-SA 3.0 WIKIMEDIA COMMONS



ARCHIVES CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

Comme un air d'esclavage Pendant une quinzaine d'années, plus d'un millier de mineurs, âgés de 7 à 21 ans, auront été employés, sous couvert de réhabilitation, dans des plantations de La Réunion. Une vie de jeunes bagnards privés d'instruction et soumis à la maltraitance d'adultes peu scrupuleux. L'Îlet à Guillaume, v. 1870.

plus d'un millier de détenus entre 1864 et 1879. Fugueurs, délinquants, vagabonds, ses «pensionnaires», âgés de 7 à 21 ans, sont encadrés en permanence par une dizaine de frères. Pour remettre cette «marmaille» dans le droit chemin, les missionnaires les emploient dans une politique de grands travaux. Tout reste à faire: c'est un espace de cinq hectares de forêt vierge. Il faut terrasser, bâtir, domestiquer ce paysage de friches. Très rapidement sont élevés, à la sueur des mineurs, des dortoirs modestes en bois de natte, puis des installations plus durables: une basse-cour avec un système d'irrigation, une porcherie, un pigeonnier, une forge...

«Nous avons été impressionnés par l'ampleur des travaux effectués par les enfants, admet Thierry Cornec, qui plus est en un temps record. Il s'agit d'un plateau de quatre à cinq hectares entièrement aménagé avec des maçonneries extraordinaires, des terrasses, des murs en pierres sèches sur des hauteurs de cinq mètres...»

En plus du travail de la pierre, la main-d'œuvre du pénitencier s'affaire dans des plantations de café, de quinquina, de tabac ou de vanille. Des cultures rentables qui visent à apporter un peu d'argent aux administrateurs... Hélas, l'impératif économique prend rapidement le dessus, poussant les

spiritains à accélérer la productivité au détriment du «salut» promis aux enfants: neuf heures de labeur quotidien dans un relief accidenté, aggravées par le maniement imprévisible de la poudre à dynamiter. On déplore quatorze décès sur le site entre 1866 et 1875. Mais le jeu en vaut la chandelle, estiment les administrateurs: le travail soulage la conscience! De passage dans la colonie en 1867, le comte de Villèle décrit un «lieu de retraite laborieuse, où les jeunes détenus, tout en subissant leur peine, peuvent rentrer en eux-mêmes, se repentir et se préparer par des habitudes de travail et d'honnêteté à un avenir meilleur». C'est surtout un environnement hostile où les punitions corporelles sont monnaie courante, ce qui motive plusieurs tentatives d'évasion – en moyenne une par mois entre 1871 et 1875.

Les cultures avant les brebis

Ces tentatives n'auraient pas dû être nécessaires: la fermeture du bagne est décrétée en 1871, sur fond de volonté républicaine de remplacer les institutions religieuses par des établissements laïcs. Mais elle ne prend effet qu'en 1879. Que deviennent alors les anciens pensionnaires? Difficile à dire. Ayant reçu peu d'instruction entre les murs du pénitencier, les ex-bagnards, analphabètes, laissent peu de témoignages de leur passage. «Les enfants n'ont pas la parole, regrette Thierry Cornec; tout ce qu'on a, c'est la vision – très indirecte – des spiritains ou des visiteurs.» En effet, un méticuleux travail d'archives a révélé, en marge du chantier archéologique, le mutisme coupable des administrateurs, plus focalisés sur le rendement des cultures que sur la survie des brebis dont ils avaient la charge. Néanmoins, les zones d'ombre n'empêchent pas la population locale de s'approprier ce passé difficile. «On a une histoire assez lourde ici, mais ce n'est plus mis sous le tapis, conclut Thierry Cornec. Au contraire, il y a beaucoup de curiosité de la part de la population réunionnaise.» En signe de respect, les randonneurs qui s'aventurent sur le plateau de l'Îlet à Guillaume rendent hommage aux enfants en abandonnant quelques offrandes sur leurs tombes. 